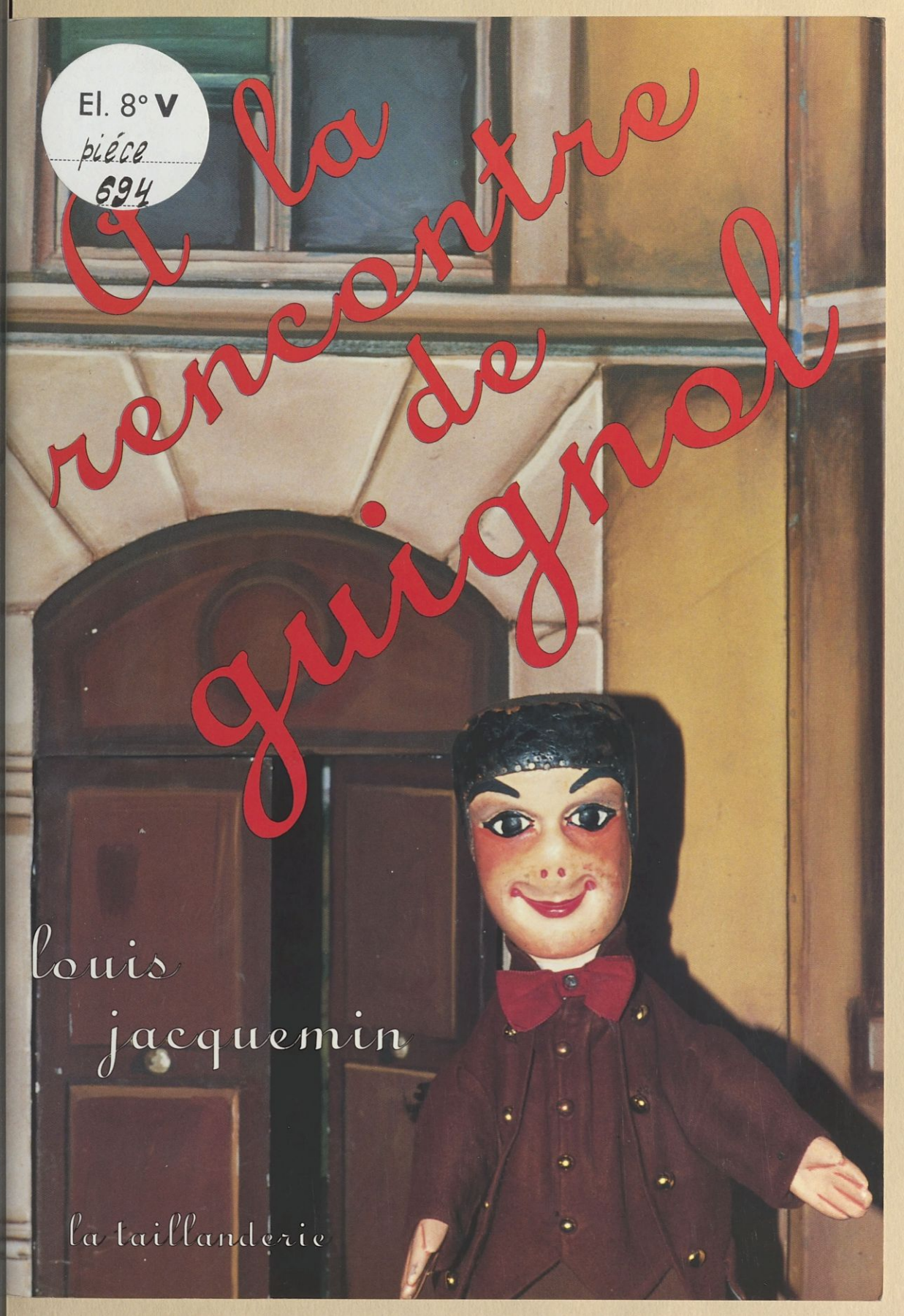
El. 8° V
pièce
694

À la rencontre de guignol



louis jacquemin

la taillanderie

N.C

louis jacquemin

A la rencontre de guignol

Les Editions de la Taillanderie

Pièce
EL 8°V
694

DL-24021993-05903

Collection dirigée par : **Gérald GAMBIER**
Secrétariat de rédaction : **Martine LONVIS**
Maquette et mise en page : **Patricia BRUN**
Correcteur : **M. RIMAZ**

PHOTOGRAPHIES :
J.M. RIMAZ - G. GAMBIER

COLLECTION «MULTIPLE» :

Les cheminées sarrasines, Ghislaine Dulier
Lamartine, poèmes du terroir et du coeur, Emile Magnien
Les grottes d'Azé, Maurice Bonnefoy
Paray-le-Monial, Luc Hopneau
Traboules et miraboules, Louis Jacquemin (4 langues)
Châtillon-sur-Chalaronne, ouvrage collectif
Les apothicaireries de Bresse et Dombes, ouvrage collectif
Découverte de Lyon, Louis Jacquemin (5 langues)
Les madones de Lyon, Marie Gouttard
Les moulins du Morvan, Ph. Landry, Ph. Berte-Langereau
Les apothicaireries de Bourgogne, M. T. Girardi

photographie de couverture :
Guignol du nouveau théatre de Guignol (Compagnie Capezzone)

Copyright Editions de la Taillanderie 1992
8 rue du 4 septembre
01009 Bourg-en-Bresse

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

ISBN 2.87629.103.7
ISSN 1148.5337

791 1510196 NC

PREFACE DE GUIGNOL
(soi-même!)



par Pierre-Emile LEGRAND

On dit que les «Yonnais» sont gens tristes et froids.
Avares, méfiants et même un peu sournois,
Qu'un intense brouillard des Brotteaux à Fourvière
Assombrit leur cité comme leur caractère.
C'est pas vrai, nom d'un rat, les gones de chez nous
Sont ni des constipés et ni des cogne-mous.
S'ils crânent un peu moins que nos «capitalistes»
Et si des Marseillais souvent un peu fumistes,
Ils n'ont ni la faconde ni l'air avantageux,
C'est que, modestement, ils se trouvent heureux.
Avoir de bons amis avec qui on lichotte,
Ou bien, le soir venu, embrasser sa fenotte.
Loin des caquenanauds curieux et médisants :
Voilà notre bonheur bien simple et bien canant.



Laurent Mourguet et Guignol, vivant portrait de son père.
Musée international de la marionnette



Le buste de Mourguet par F. Girardet, inauguré en 1912.
Rue du Doyené

LAURENT MOURGUET PERE DES MARIONNETTES LYONNAISES



Le 3 mars 1769, en l'église Saint-Nizier, est baptisé Laurent, fils de Jean-Benoît Mourguet et de Marie Trignon son épouse. L'enfant vient de naître dans une famille où l'on est canut de père en fils.

L'année suivante arrive un autre bébé, François. Il faut donc redoubler d'ardeur et se loger plus largement. Les Mourguet passent la Saône et s'installent à Saint-Georges, où les métiers battent sans arrêt quinze heures par jour.

Laurent très jeune apprend le métier de taffetatier : il sera canut comme tous les siens. Il a bien un oncle instituteur près du grand hôtel-Dieu; il lui apprendra à lire, mais



L. Mourguet est présent même dans les bouchons lyonnais.
(Rue Carrand en face du théatre)

l'instruction du gamin s'arrêtera là. Pour le reste, son éducation se poursuivra dans la rue avec les gones de son âge et dans l'atelier auprès de ses parents. Il ne saura jamais écrire, ce qui est commun à cette époque parmi les ouvriers en soie et les artisans.

Dix-neuf ans plus tard, Laurent Mourguet épouse en l'église Saint-Georges [1] Jeanne Esterlé, la fille d'un vigneron de Sainte-Foy-lès-Lyon (1788).

La situation de la soierie est alors catastrophique. La révolution couve. Louis XVI vient d'encourager le consulat à verser 300.000 livres aux sans-travail; le nouvel archevêque M^gr^ de Marboeuf, avant même d'arriver à Lyon, écrit de Versailles à ses ouailles pour les inciter à secourir les malheureux.

Laurent vivote de petits métiers puis se lance dans le commerce; il faut se débrouiller : un deuxième enfant vient de naître. Le ménage en aura dix.

C'est dans la misère que se passeront la Terreur rouge puis la Terreur blanche.

Pourtant au début de 1795, Mourguet installe sa famille place de la boucherie-Saint-Paul [2]. Il décide alors de changer de métier : il devient colporteur, vendant des menus

(1) Il s'agit de l'ancienne église de la Commanderie des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. En 1844, elle sera démolie et remplacée par l'église actuelle, oeuvre de Bossan à qui nous devrons à partir de 1872 N.D. de Fourvière.

(2) N° 2 de la place Saint-Paul

objets, pommades, drogues de bonne femme, onguents, aiguilles, ou même des «picarlats» [1] et il parcourt les campagnes proches de Lyon.

A cette époque, les arracheurs de dents étaient nombreux sur les places publiques, les jours de foire ou de marché. Laurent à la «langue bien pendue» se lança dans l'art dentaire! Et - c'est là sa grande idée! - pour attirer les patients et les distraire au cours de ses interventions douloureuses, il installa, sur son estrade, un petit théâtre où s'agitaient Polichinelle, Pierrot, Colombine, Pantalon, etc.

Comme le futur Molière accumulait les images au cours des tournées de l'Illustre Théâtre, Mourguet pendant ses tournées, observait les types qu'il rencontrait, retenait leurs travers comme leurs qualités, conservait dans sa mémoire leurs reparties, leur plaisanteries et jusqu'à leurs expressions triviales ou pittoresques.

En 1804, il abandonna l'art d'extirper les dents et créa au jardin du Petit Tivoli [2], un théâtre de marionnettes. Les Lyonnais de toutes conditions fréquentaient cette espèce de vogue permanente, où se produisaient des clowns et des acrobates, près des escarpolettes, et au milieu des charettes tirées par des ânes ou même des chèvres. On consommait dans les guinguettes du «coco», de la «piquette», ou du Beaujolais; on mangeait le matefaim ou le graton! On pouvait jouer aux boules, aux dames, aux volants ou aux quilles...

Mourguet se mit à travailler avec le père Thomas. Celui-ci jouait des pièces dont il était l'auteur. Il déchaînait les rires par ses railleries, ses calembours, ses pitreries; s'accompagnant sur son violon, il chantait d'une voix de basse profonde sous les tilleuls

---

(1) Petits fagots de bois

(2) Il était situé à l'angle de l'actuelle avenue de Saxe et du cours Fr. Roosevelt.



Guignol, Madelon, Gnafron le trio lyonnais
(Marionnettes originales de L. Mourguet 1820, musée international de la marionnette).



La maison de L. Mourguet place Saint-Paul

du jardin. Il aimait le Beaujolais et la liberté : il travaillait quand il lui fallait des «picaillons» [1]. En recevait-il? Il cessait alors de se forcer, prenait du bon temps, buvait tout son soûl et puis... ronflait!

La nombreuse famille Mourguet avait des besoins de revenus réguliers. Au bout d'une année, les deux compères étaient déjà séparés. Ils avaient exploité les thèmes de la commedia dell'arte et les mêmes personnages que ceux qui attiraient les foules parisiennes avant Molière, c'est-à-dire Polichinelle, Sganarelle, Pantalon, etc.

C'est à la suite de cette collaboration que notre héros eut une idée géniale. Comme beaucoup d'artisans de l'époque, Mourguet se montrait fort adroit de ses mains et savait travailler le bois. Il sculpta la tête du père Thomas dans un cube de buis et le coiffa d'un chapeau. Il acheva son personnage en l'habillant d'un vêtement rouge à boutons dorés et en le protégeant d'un tablier de cuir.

Il le baptisa Gnafron du mot lyonnais Gnaffre qui signifie, pour ceux qui sont d'ailleurs, regrolleur, c'est-à-dire cordonnier! La première marionnette lyonnaise était née, bien que certains érudits fassent de Guignol l'aîné du "Grelassier". L'absence de Gnafron dans les premières pièces semble le confirmer.

Mourguet renouvela alors l'expérience : cette fois, ce fut son propre visage qu'il tailla dans le bois : il se donna de petits yeux malicieux, un nez écrasé, une bouche souriante

(1) Des pièces de monnaie (en or ou en argent à cette époque!)

et il le couvrit d'une coiffure de cuir d'où sortaient des cheveux rassemblés en forme de queue et enrubannés (son «salsifi!»). Nous sommes en 1809. Il le nomma Guignol.

D'autres poupées vont suivre : à Madelon, il donna les traits de Jeanne, sa femme; à Louison, ceux de sa fille. Il regarda autour de lui et sculpta Canezou, le propriétaire vorace, sans coeur, sans entrailles, Cadet, le gendarme, le bailli, etc.

Jeanne mit bientôt au monde son dixième enfant. Son mari ouvrit alors dans son logis de Saint-Paul un théâtre fixe; mais tout en multipliant les tournées, il manipulait des marionnettes à fils dans l'une ou l'autre des crèches lyonnaises : théâtres où l'on jouait la naissance du Christ (des méthodes actives pour l'enseignement religieux) et probablement des comédies ou des mélodrames. Il enrichit ainsi son expérience et nourrit les siens.

A partir de 1820, Laurent Mourguet se créa une troupe avec quelques-uns de ses enfants et son gendre Josserand. Les tournées dans le département du Rhône, dans la Loire, l'Isère se multiplièrent et remportèrent un succès grandissant.

Entre 1830 et 1840, ce fut le triomphe. Mourguet s'installa au caveau des Célestins. Les spectateurs buvaient, dégustaient des bugnes ou des matefaims, ou saucissonnaient devant Guignol, Gnafron et Madelon, qu'admiraient sans réserve les ouvriers, les mariniers ou les bourgeois lyonnais.

En 1840 Laurent était septuagénaire. Il se rendit à Vienne où il joua encore jusqu'à sa mort en 1844.



Au théâtre de Guignol toutes les pièces se terminent par des chansons. Orgue mécanique de Roger Charnoud